Le désir naturel, nécessaire et efficace de la félicité connaturelle implique de par sa nature même le désir naturel, nécessaire, mais inefficace, de la béatitude surnaturelle.

1° La *dépendance* ontologique nécessaire de l'*objet* de la félicité connaturelle par rapport à Dieu Lui-même fonde *la nécessité* du désir de la béatitude surnaturelle, en fonction de la loi de la participation. « *Propter quod unumquodque tale, et illud magis.* »

2° La *distance* ontologique nécessaire de l'*objet* de la félicité connaturelle par rapport à Dieu Lui-même fonde l'*inefficacité* du désir de la béatitude surnaturelle, en fonction de la loi de la puissance et de l'acte. — Le moins parfait ne peut de soi atteindre efficacement le plus parfait.

En d'autres termes il est *essentiel* à l'être constitué d'essence et d'existence (réellement distinctes au titre de principes d'être) :

1° de tendre « essentiellement » à l'être infini dont l'essence est l'existence, — duquel il procède ;

2° de ne pas y tendre efficacement, de soi, « existentiellement », en raison même de la distinction réelle essence-existence, — ce qui donne sur le plan psychologique un désir nécessaire, inefficace (sans exigence aucune).

Bref, la nécessité est de l'ordre de la nature ou essence. L'inefficacité est de l'ordre de l'existence contingente. *La nature n'étant pas son existence, la nécessité n'est pas efficace, tout en demeurant essentielle, et non accidentelle.*

Il est nécessaire que nous *puissions* être ordonnés à la vision béatifique. Il n'est pas nécessaire que nous y *soyons* ordonnés. Notre désir naturel inefficace exprime ce mystère ontologique qui est éclairé par les grands principes de la métaphysique thomiste.

V. — I^a^ PARS, QU. 62, ART. I

« Par béatitude on entend l'ultime perfection de la nature raisonnable ou intellectuelle, et de là vient qu'elle est naturellement désirée, parce que tout être désire naturellement son ultime perfection. — Or, *l'ultime perfection* de la nature raisonnable ou intellectuelle est *double*. Il y a d'une part celle qui peut être obtenue par les forces mêmes de la nature, et elle est dite béatitude ou félicité de manière dérivée *(quodam modo)*. Et c'est pourquoi Aristote dit que l'ultime félicité de l'homme consiste à contempler le plus parfaitement possible en cette vie l'Intelligible le plus noble, qui est Dieu. Mais au-dessus de cette félicité il y a une autre félicité que nous attendons dans le futur, où nous verrons Dieu tel qu'il est. Cette félicité est au-dessus de la nature de toute intelligence créée [...] » (*Ia pars, qu.* 62 *art.* 1). Pour le P. de Lubac ce texte ne prouve pas en faveur d'une félicité naturelle ultime, réalisable séparément de la vision béatifique (*Surnaturel*, p. 451, note 5, et pp. 451-52). Mais dans le cadre général de notre interprétation, nous pensons que l'incise d'Aristote « en cette vie » et la conclusion de saint Thomas relative à notre appel effectif à la vision de Dieu, n'atténuent en rien la portée philosophique, absolue, de l'*ultima perfectio duplex*.

Quand, au sujet des anges, à la fin du même article, saint Thomas écrit de « l'ultime béatitude qui dépasse la faculté de la nature » qu'elle n'est pas « quelque chose de la nature » *(aliquid naturae)* mais bien « la fin de la nature » *(naturae finis)*, nous n'y voyons aucune contradiction avec l'affirmation préalable de l'*ultima perfectio duplex*, qui vise la double félicité ultime connaturelle ou surnaturelle. La pensée de saint Thomas est ici, pour nous, la suivante :

1° Ce bonheur surnaturel ne peut pas être connaturel à la nature *(aliquid naturae)*.

2° Ce bonheur ne peut être en relation avec la nature qu'au titre de fin *(naturae finis)*.

3° Il mérite cependant *par excellence* le titre de « fin » car il coïncide précisément, — et c'est tout son prix, ce n'est pas par hasard, — avec l'essence même du Souverain Bien, règle suprême de la moralité, fin morale unique de toute créature spirituelle, comme nous le verrons ci-dessous. L'objet de la vision béatifique est tout ensemble Beauté et Bonté, parce qu'Il est Sagesse d'Amour. L'esprit qui voit Dieu face à face ne peut plus pécher : psychologie et moralité se fondent harmonieusement pour lui dans un abîme infini de lumière et de joie.

***

Affirmant, lui aussi, la possibilité d'une double destinée psychologique pour la créature spirituelle, le R. P. Boyer, S. J., écrit dans un article intitulé *Nature pure et surnaturel dans le Surnaturel du P. de Lubac* : « ...Une fin sans laquelle une nature n'est pas concevable ne peut être dite une fin au-dessus de cette nature ; elle lui est naturelle ; elle est la fin qui lui est due et que Dieu se doit à Lui-même de lui donner [...] Il ne s'agit pas ici d'aristotélisme. Il s'agit de ce qui s'impose à la raison : une nature ne peut être, avant toute grâce, ordonnée à une fin unique, sans que cette fin entre dans sa notion. Une nature est une essence qui se repose dans le bien qui lui est proportionné ou qui poursuit ce même bien. Il y aurait contradiction à la poser sans mettre à sa portée le seul bien pour qui elle est faite. » (*Gregorianum*, 1947, vol. XXVIII, 2-3, p. 391.) — « Au fond, c'est dans l'impossibilité de distinguer le surnaturel de la nature que gît toute la difficulté du système du P. de Lubac. Et c'est là ce qui justifie la répugnance des théologiens à l'admettre. » (A. Michel, *L'Ami du Clergé*, 20 novembre 1947, p. 804.)